

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 41

Artikel: L'évolution dans le service domestique
Autor: Deschamps
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196485>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lège cantonal pour s'installer dans le bâtiment de l'ancien hôpital, rue Fabre. Malgré ses dimensions, ce bâtiment est aujourd'hui trop exigu. Une partie des classes sont installées dans un immeuble de la rue Curtat, tandis que les ateliers occupent l'ancienne Tonhalle, rue de la Caroline, où ils se trouvent déjà à l'étroit.

Pendant ses soixante ans d'existence, l'Ecole a eu huit directeurs.

A l'origine, la direction a été confiée au président de la Commission d'inspection de l'Ecole, M. le Dr *Auguste Verdeil*. Le 25 octobre 1841, un Directeur a été donné à l'Ecole en dehors de la Commission, en la personne de M. le professeur *Samuel Mercanton*. Son règne a été de six ans, jusqu'à la clôture de l'Ecole, en octobre 1847.

C'est à M. *Jules Marquet* qu'est échue la tâche de créer à nouveau l'Ecole, en 1849. Sa direction a été de courte durée, mais a marqué d'une empreinte puissante les destinées de l'Ecole. M. Marquet a dirigé l'Ecole d'avril 1849 au 24 décembre 1852.

M. le pasteur *Albert Secretan-Bridel* lui a succédé du 24 décembre 1852 au 28 avril 1854, soit pendant 16 mois.

M. *Georges-Henri Borgeaud* a pris la direction de l'Ecole le 28 avril 1854 et l'a conservée jusqu'aux premiers jours de février 1870, soit pendant 16 ans. C'est lui qui a travaillé avec persévérance à la création de l'Ecole cantonale et qui a présidé à son installation.

M. *Samuel Cuénoud* a dirigé l'Ecole du 8 février 1870 au 15 octobre 1874.

M. *Louis Roux* a été à la tête de l'Ecole du 16 octobre 1874 au 12 mai 1882.

Enfin, son frère, M. *Félix Roux*, préside, avec l'activité et l'intelligence qu'on lui connaît, aux destinées de l'Ecole depuis le 13 mai 1882, soit depuis plus de 15 ans.

N'oublions pas les concierges. Au risque de blesser l'amour-propre de Messieurs les professeurs, on peut affirmer que dans la vie et surtout dans le souvenir des élèves, certains concierges de l'Ecole ont occupé une place prépondérante. Le *taille* de la mère Pamblanc et les gronderies du père Ancel ont fait l'objet de bien des rappels de souvenir dans la Fête du Bois du 25 septembre.

En 60 ans, l'Ecole a eu quatre concierges seulement : M. *Bernard Vogel*, de novembre 1837 à mars 1843; M. *Charles Pamblanc*, puis sa femme, de mars 1843 à décembre 1870 (près de 28 ans); M. *Henri Ancel*, puis Madame Ancel, de mars 1871 à septembre 1892; enfin, M. *Jean Engel*, depuis septembre 1892. Puisse-t-il avoir longue carrière et bon courage, comme ses prédécesseurs. C'est par ce vœu que nous terminons.

S. CUÉNOUD.

Comment on passait le jour du Jeûne autrefois.

Nous avons eu le plaisir de lire l'intéressante brochure : *Au bon vieux temps des diligences*, et elle nous a fait penser à bien des choses que nous ne reverrons plus les mêmes, à commencer par le jour du Jeûne, qui a perdu pour jamais son imposante solennité.

Où sont les Jeûnes du bon vieux temps ?

Des souvenirs lointains nous rappellent que nos pères avaient l'habitude, dès le samedi, de se préparer à la cérémonie du lendemain. L'ordre se faisait partout, et lorsque le soir arrivait, les rues étaient balayées, un silence inaccoutumé descendait dans les maisons, et les visages prenaient un air grave qu'ils n'avaient pas les autres jours. On couchait les enfants de bonne heure, on éteignait les verbes plus tôt que d'habitude, et le père et la mère, avant de se livrer au repos, se souvenant de leurs sentiments religieux, lisaient un chapitre dans la Bible et un autre dans la *Nourriture de*

l'âme. Puis on s'endormait, avec recueillement, non sans que la ménagère ait envoyé une dernière pensée aux choux et au jambon traditionnels, qu'elle avait préparés et qui attendaient le moment de passer dans la marmite et d'y mitonner ensemble.

Le lendemain, personne ne restait tard au lit, car une heure ou moins avant l'appel des cloches; tous devaient être installés dans le temple au risque de n'y point trouver de places. Par précaution, les femmes se munissaient de chaises et de tabourets à travers lesquels le pasteur avait souvent bien de la peine à se frayer un passage. Il n'avait, du reste, jamais l'air d'être ennuyé de cet encombrement qu'une fois par année.

Aussi, persuadé à l'avance qu'il tiendrait enfin une fois tous ses paroissiens réunis, ne manquait-il jamais de préparer un sermon capable de leur inspirer à tous une profonde repentance. En effet, il parlait à peine depuis quelques minutes que les femmes s'essuyaient les yeux, se mouchaient, pleuraient à chaudes larmes, ce qui n'empêchait pas le prédicateur de leur dire jusqu'au bout tout ce qu'il avait sur le cœur.

Le sermon terminé, le régent entonnait le psaume cent-dix-neuf, qui se chantait jusqu'au dernier verset, après quoi chacun s'en allait manger en hâte ses choux et son jambon, puis revenait bientôt pour assister au second prêche — moins sévère, celui-là — fait par le pasteur du village voisin.

Les auberges, avec leurs portes et leurs contrevents fermés, avaient l'air, ce jour-là, de maisons abandonnées; défense était faite d'en franchir leur seuil. Les hommes devaient se contenter de causer entre eux dans la rue en leur jetant peut-être quelques regards d'envie, qui, du reste, n'aboutissaient à rien.

Les femmes se réunissaient en groupes devant leurs maisons, comme les autres dimanches, mais elles avaient en plus une physiologie sérieuse et même sévère. Elles poussaient de temps à autre quelques petits soupirs, tout en souhaitant que celui-ci ou celle-là ait pris sa part du sermon du matin et profité de ce jour de Jeûne pour se corriger de ses défauts.

De leur côté, les enfants n'osaient troubler la paix qui régnait dans le village; ils jouaient sans bruit et faisaient leurs niches à la sourdine.

Enfin la nuit arrivait, portant dans ses ombres une tranquillité plus parfaite encore. Le guet, ce soir-là, eût fait inutilement sa ronde, car les auberges étaient closes, les rues désertes, les lumières éteintes. Aussi, pour une fois, mettait-il de côté la consigne pour dormir sur ses deux oreilles.

Où sont les Jeûnes du bon vieux temps ?...

Ils sont dans le passé, ce grand cimetière des gens et des choses, et, pas plus que les postes et les diligences, ils ne reprendront la place qu'ils ont perdue en obéissant à la loi inexorable qui transforme ou finit tout.

M^{me} DESBOIS.

Le temps.

Chacun a pu remarquer que cette malheureuse pluie, qui semble vouloir nous laisser quelque répit, était tantôt d'accord avec le baromètre, tantôt en contradiction flagrante avec cet instrument. Aussi nombre de gens ont-ils eu mainte fois la tentation d'agir comme ce brave paysan dont le baromètre montait en temps de pluie et descendait les jours de soleil : *Ah ! te ne sâ pas lo temps que fâ, eh bin, va lo vaire*, lui dit-il. Et d'un tour de main il le lance du quatrième étage sur le pavé !

Mais à quoi attribuer cette interminable série de mauvais jours qui est venue tout à coup assombrir toutes les espérances que nous inspi-

rait l'apparence du vignoble ?... Ainsi qu'on a pu le voir dans un de nos précédents numéros, notre correspondant patois en recherche la cause dans le voyage d'Andrée. Cet intrépide explorateur, arrivé au pôle, ayant voulu griser le tourillon sur lequel se meut notre sphère terrestre, celle-ci, tournant plus vite que de raison, et accélérant sa marche autour du soleil, nous a ramenés les mauvais saints, Pancrace, Pèregrin et leurs complices, en août et septembre de cette année, tandis que si les choses s'étaient passées normalement ils ne nous seraient revenus qu'en mai 1898.

D'autres pensent au contraire que le voyage en Russie de M. Félix Faure a exercé une fâcheuse influence sur la température. On sait d'ailleurs que les voyages de ses prédécesseurs amenaient inévitablement un temps pareil; il suffit de se souvenir de celui de M. Carnot en Savoie.

« Quel effet la présence du président de la République a-t-il produit sur les Savoyens ? » demandait quelqu'un.

— Il a beaucoup plu.

Telle fut la réponse, et on cite le cas où un journal priait le haut personnage de venir dans tel ou tel département souffrant de la sécheresse. Bref, la légende était bien établie : quand M. Carnot arrivait quelque part, il pleuvait. Or, il a tout autant plu avec M. Félix Faure.

Dans une causerie sur la pluie et le parapluie, l'*Univers illustré* faisant remarquer que ce meuble ne s'accorde pas avec le costume militaire, nous donnait à ce sujet ces curieux détails :

Nos aïeux, qui portaient l'épée, se trouvaient ridicules en déambulant avec l'humble riflard, et c'est sans doute ce qui avait décidé, en 1763, un industriel ingénieux à créer les « Parapluies publics », aux conditions suivantes :

« De par le roi :

« 1^o Les porteurs de parapluies seront enregistrés par signalement, nom et demeures au bureau de la sûreté et chez le sieur Hancre, inspecteur de police.

« 2^o Les porteurs auront une petite lanterne sur la porte de laquelle sera le numéro du parapluie, non pour servir de falot, mais pour reconnaître facilement le porteur et recevoir son paiement.

« 3^o Ces parapluies, qu'on nomme communément parasols (?), sont de taffetas vert, solides, bien conditionnés, et numérotés. »

Bref, on hélaît un parapluie comme aujourd'hui on hèle un fiacre, et les détenteurs n'avaient pas l'excuse de dire qu'ils allaient relayer.

L'évolution dans le service domestique.

S'il est un sujet rebattu dans les conversations entre dames, c'est assurément celui de la difficulté croissante à trouver ou à conserver de bonnes servantes.

Les facteurs de la tension existante entre la classe des travailleurs et celle qui fait travailler sont à chercher dans cette civilisation, qui met à la portée de tous une instruction avancée, créant des égalités de savoir et d'intelligence, dont la conséquence sera le mécontentement de celui qui subit une dépendance, et la disparition, dans un avenir prochain, des vocables *domestique*, *servante*, *valet*, remplacés par celui, supposé moins humiliant, d'*employé*.

Un autre facteur de la crise actuelle réside dans le fait que notre époque tendant à tout socialiser, les liens de famille se sont relâchés, ceux entre maîtres et serviteurs, de même, et le service domestique en a subi comme une dislocation.

Dans l'antiquité, le serviteur naissait et mourait dans la même famille; il en résultait un certain lien du cœur entre eux, et des dévouements rares du côté du serviteur. Dans les temps actuels, on ne parle plus que comme souvenir de la fidèle bonne à tout faire, qui a vu naître son maître et les enfants de celui-ci, et qui sachant sa vieillesse assurée contre l'indigence, se préoccupait davantage de l'intérêt général que du sien propre.

Aujourd'hui enfin, si peu de gens tiennent leur avenir comme rassurant, que bien peu songent avec sollicitude aux intérêts matériels de ceux qui les servent. Aussi est-il naturel que la seule question de l'augmentation du salaire prévaille chez ces derniers sur toutes les considérations d'attachement et de reconnaissance.

Il y a deux ans à peine, que la crise était encore à l'état aigu aux Etats-Unis. Les exorbitantes prétentions des domestiques des deux sexes avaient nécessité l'application de tarifs pour les salaires concernant les services de maison; et l'on vit se créer des hôtels-pensions propres à recevoir des familles désireuses d'échapper aux tracasseries de ménage causées par l'égalitarisme à outrance des cuisinières et des femmes de chambre. Cet égalitarisme prétendait non seulement à un salaire énorme, mais encore à des privilèges dont nous n'avons, nous, Européens, aucune idée. Telle cuisinière demandait en s'engageant une chambre où elle pût recevoir ses amis et amies à jour fixe; telle femme de chambre servait à table ornée de boucles d'oreille et de diamants.

Chez nous, si les domestiques femmes ne se sont pas encore groupées pour la défensive, ce n'est pas faute de griefs, mais bien parce que la vocation est de moins en moins recherchée. Et cela ne changera pas, tant que sera en faveur le préjugé absurde que le travail manuel doit être réservé aux gens peu cultivés, le travail intellectuel seul donnant la considération.

Aussi est-ce avec une certaine timidité que nous conseillons comme efficace dans le mal actuel, la création d'écoles ménagères modestes, dans lesquelles les jeunes personnes qui comprennent leurs devoirs féminins peuvent s'initier autrement qu'en théorie à tout ce qui concerne la bonne administration de l'intérieur, cuisine, lessive, jardinage, lingerie, etc.

De cette façon, elles seraient à même de se passer des mains étrangères, à même de diriger plus tard leurs filles dans cette voie.

A supposer en outre, que l'école ménagère recrutât des élèves voulant se vouer au service que de simplifications dans les rapports entre maîtres et servantes, que d'apprentissages désastreux ou humiliants évités à celles-ci comme novices!

Mais voilà, on ne veut plus servir, du moins dans le ménage, et la campagne genevoise, par exemple, ne fournit plus une jeune fille qui consente à servir ailleurs qu'à l'étranger sous le nom ampoulé de « première bonne » ou dans un magasin ou un atelier.

La Suisse allemande, qui nous a devancés dans l'institution de l'école ménagère, a obtenu des résultats si réjouissants que La Chaux-de-Fonds, Carouge et Vevey se sont empressées de l'imiter.

Il y a là toute une source de bonheur domestique. N'oublions pas que la bonne humeur d'une tablée de famille dépend fort souvent d'un rôti réussi ou d'une sauce onctueuse; que l'amour du chez-soi n'est point étranger à la paix, à l'ordre que la femme sait entretenir dans la maison; qu'enfin la santé des enfants est en raison des soucis hygiéniques qu'ils reçoivent.

En réalisant ces trois objectifs, une mère de famille servira beaucoup mieux sa patrie qu'en cherchant à devenir électeur; elle travaillera en outre à son propre bonheur.

MADAME DESCHAMPS.

Clia dâo molârê et clia dâi dou vegnolans.

Lo molârê. — Lo prèmi iadzo que 'na brava fenna dè Paudex ve passa on vélocipède, le sè mette à recaffâ et le criâ s'n'hommo qu'einvouâvè dâi passés derrâ la maison:

— François! François! que lài-fâ, vins vito vairè on molârê que tracè avau lo tsemîn su sa màola!

Lè dou vegnolans. — Dou vegnolans dè pè Lavauz n'ètiot pas foo po allâ ao prèdzo, mà lào fennès qu'ètiot dâi brâvès dzeins lè fasont revouèdrè la demèindze matin po lài allâ. « Na pas adè gueliènâ perquie, que le lào fasont, vo fariâ bin mi d'allâ accutâ lo menistrè, que cein vaudrâi bin mi què totè cliaâ folèra et cliaâ gandoisès que vo vo racontâ déveron lo bossaton, que vo n'ai pas mé d'écheint què dâi tot

petits z'einfants, kâ quand on vo z'ou, vâi ma fâi se cein fâ pas pedi. » Lè dou vilho n'ousâvon pas trâo contrariyi et l'allâvon à l'église iò droumessont què dâi b'n'hîrâo. Portant, onna demèindze, y'ein a yon qu'oie quand lo menistrè liaise son texte iò sè desâi: « J'ai passé près du champ de l'homme paresseux et près de la vigne de l'homme dépouillé de sens; et voilà, tout y était monté en chardons, et les orties avaient couvert le dessus. » (Proverbes XXIV, 30, 31.) Adon ye baillè onna poncènâie à l'autro et lài dit: « Vâo ètrè la vegne à Djan Bovâ, que n'a ni retessi, ni fochèrâ. »

L'Almanach du Léman. — Cette publication, qui en est à sa sixième année, vient de paraître chez M. C.-E. Alioth, éditeur, à Genève. Le choix des matières y est intéressant, agréable, ment varié et accompagné de charmantes vignettes. Il y a là pour tous les goûts: de l'histoire, des articles instructifs, de charmantes nouvelles, d'excellents conseils à tous et nombre de pages amusantes, parmi lesquelles nous glanons ce joli monologue:

POURSUITE

Le long des boulevards, l'autre jour, j'errais seul,
J'étais triste comme un lincol,
Car il pleuvait. Or, comme un baromètre,
Mon esprit, sur le temps, s'est constamment réglé.
Riez si vous voulez... Moi je ne puis admettre

Qu'ayant le visage cinglé
Par l'eau du ciel, on puisse en ce cas être allégre.
Mon humeur tournait donc à l'aigre

Quand j'aperçus, à deux pas devant moi,
Un objet ravissant qui me remplît d'émoi;

C'était une jambe divine,
A la fois rondelette et fine!
Le bas était tiré soigneusement.

Un pantalon brodé qui se montrait à peine,
Faisait — Dieu que c'était charmant! —
R ressortir les contours de ce mollet de reine...

O vous dont l'esprit jeune encor
Est tout plein de beaux rêves d'or,
Vous dont le cœur sans cesse flambe,

Vous m'excusez... Je suivis cette jambe,
Et je la suivis bien longtemps,
Malgré la pluie et les autans,

Pendant une heure presque. — Mais tout lasse:
J'allais abandonner ma chasse,
Lorsque mon inconnue enfin se retourna:

Toute mon âme frissonna!

Je reconnus — déception amère! —
Ma belle-mère!

H. CUENDET.

La chasse dans l'Afrique du sud. — Dans les régions qu'arrose le Zambèze ou le Limpopo, les indigènes ont un moyen de ramasser d'un seul coup tout le gibier d'une contrée. Voici comment ils procèdent:

« Ils construisent une immense enceinte palissadée, en forme d'entonnoir, dont la bouche s'ouvre si large que d'une extrémité on ne peut voir l'autre et dont le bout se termine par un très grand trou.

» Cela s'appelle un *hopo*.

» Puis ils se disséminent, en battue, dans la campagne, et rétrécissant leur étreinte d'un mouvement lent et continu, secouant tous les buissons, fouillant tous les bouquets de bois, ils dirigent le gibier qui fuit devant eux vers l'entrée de l'entonnoir. Gibier point banal: antilopes, gnous, girafes, rhinocéros, éléphants, voire lions, ces lions à museau de chien, de l'Afrique centrale, point féroces.

» Une fois tous ces animaux entrés dans le *hopo*, ils sont perdus.

» Point moyen de retourner en arrière, car l'armée des chasseurs barre le passage et, inexorablement, les pousse. Forcément, fatalement, c'est au trou qu'ils doivent aboutir, au trou où ils tomberont, s'écraseront les uns sur les autres, enchevêtrés leurs membres fracassés, avec, sorties de leurs poitrines dé-

foncées, de telles clameurs de désespoir et de mort que le sol en tremble...

» Quelques-uns, pourtant, échappent, ayant pu résister à l'écrasement, attendre que le trou soit plein, et profitant de l'amoncellement des cadavres pour, d'un bond prodigieux, franchir la palissade et s'enfuir, libres, glorieux. Mais combien rares!... » (XIX^e Siècle.)

THÉÂTRE. — La nouvelle Compagnie Scheler a débuté jeudi dans *Fromont jeune et Risler aîné*. Certes la pièce ne vaut pas le roman, qui est une assez remarquable étude de mœurs. Durant quatre actes, l'action s'éparpille dans nombre d'incidents décousus, où l'adultère et d'infâmes tromperies s'en donnent à cœur joie: rien d'agréable, d'intéressant, de généreux. Le cinquième acte, où l'honnêteté triomphe dans une scène d'un grand effet dramatique, rachète un peu la froideur laissée par les précédents.

Ainsi que l'a déjà dit un de nos confrères, la nouvelle troupe renferme des éléments très mélangés, qui ont donné lieu à des appréciations diverses. Il nous serait donc bien difficile de la juger aujourd'hui; il faut faire comme toujours, attendre qu'elle ait fait notre connaissance et qu'il s'établisse entre ses artistes plus d'ensemble et de cohésion. Quelques-uns de ceux-ci, cependant, ont fait plaisir dès le début. Citons MM. Tapie, Dutertre, Nangys et Lafreydière. Quant aux dames, l'ingénue a beaucoup plu dans le rôle de Désirée; M^{me} Martès — malgré le caractère du rôle de Sydonie — a été un peu trop sèche, trop dure. Elle nous paraît cependant avoir un réel talent dramatique. M^{me} Moret s'est bien acquittée du rôle de Claire. — Mais ne jugeons rien définitivement d'après nos premières impressions: attendons.

Les deuxièmes débuts auront lieu dimanche prochain 10 octobre dans *La Grande Marinière*, drame en 5 actes, de Georges Ohnet. Le succès remporté, il y a quelques années par cette belle pièce, a décidé M. Scheler à la reprendre pour la deuxième représentation de notre saison d'hiver.

Jeudi 14 octobre: *Madame Mongodin*, comédie-vaudeville en 3 actes, de Blum et Tochê.

Dimanche 17 octobre: *L'Ange de Minuit*, drame en 5 actes et 6 tableaux, par Th. Barrière.

Boutades.

Naïveté. — Tendres propos avant l'hymen. *Elle.* — Quelle joie ce sera pour moi d'être la confidente de tous vos ennuis, de toutes vos peines!

Lui. — Mais, ma chérie, je n'ai ni ennuis, ni peines.

Elle (vivement). — Oui, mais quand nous serons mariés... peut-être en aurez-vous.

Au restaurant:

Le client. — Garçon!... c'est insensé!... cette assiette est froide!

Le garçon (sans s'émouvoir). — Oui, mais comme le bifteck est très chaud... monsieur va voir qu'il va chauffer l'assiette tout doucement...

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE Agendas de bureaux pour 1898.

VIENT DE PARAÎTRE:

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences données à Lausanne

par L. MONNET

avec couverture illustrée par R. LUGEON.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS et chez tous les libraires.

Prix: 1 fr. 50.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.